

UNE DANSEUSE, TROIS PLASTICIENS, UN MUSICIEN ET UN DIPLÔME EN LETTRES

RATS comme rats, comme... comme on veut. Il y a six ans, une poignée de jeunes diplômés s'est constituée en collectif d'artistes. Depuis, leurs expositions veveysanes sont passées par différentes étapes : de la marche en ville au *white cube* avant de faire halte au Grand Café des Mouettes.



Des départs pour le bout du monde, mais surtout beaucoup d'arrivées. Si aujourd'hui, les RATS sont onze, à l'origine en 2009, ce sont une danseuse, trois plasticiens, un musicien et un diplômé en Lettres qui fondent le collectif de Vevey.

Ils sortent de l'école de danse contemporaine le Marchepied, de l'université, de la HEAD à Genève, de l'ECAL à Lausanne et/ou de l'ECAV à Sierre. La bande trouve un local, les membres du collectif y sont résidents et, sans tarder, ils invitent des artistes dont le travail est exposé dans leur *white cube*. « Blanc idéal qui magnifie l'œuvre d'art », ce petit espace d'exposition est contenu au centre de leur bouillonnant atelier et sert aussi à faire des tests d'accrochage.

Ce lieu de création qui comprend celui d'exposition n'est pas le premier que le collectif occupe. Les artistes ont eu droit à un grand magasin longtemps resté désaffecté, ils ont investi des appartements... ils ont aussi hérité de structures du Festival d'arts visuels – Images de Vevey. Un ensemble d'aubaines qui culmine avec la possibilité de s'installer en 2012 dans le mythique Grand Café des Mouettes, mis à leur disposition par son propriétaire. Celui-ci était pressé par la Ville de ne plus laisser l'endroit à l'abandon – suite à l'incendie qui l'avait ravagé en 2005.

Depuis, les RATS profitent d'une immense et magnifique galerie dont les baies vitrées donnent directement sur le lac et le passage à quelques mètres des navires CGN. « Les bateaux, nous, on les oublie... mais c'est toujours bien de nous les rappeler. Cette situation est géniale, se réjouit Darren Roshier, avant de confier que le lieu tient au cœur des Veveysans puisque de nombreux couples se sont

formés ici. Certains promeneurs du quai entrent et nous racontent leur histoire ».

RATS n'est pas un acronyme et les quatre lettres signifient pour chacun ce qu'il veut. « Comme ceux qui ont rejoint le collectif déjà existant, je n'ai pas eu mon mot à dire », s'amuse Thomas Koenig. Tout de même, le nom lui évoque « la fausse anagramme avec le mots *arts*, ce qui n'est pas une très bonne blague », se reprend-il aussitôt. L'aspect « underground et l'idée de mettre son nez un peu partout », comme le *sale* petit animal des villes l'intéresse bien davantage. « Si on veut écrire une mythologie de nos intentions, rebondit Darren Roshier, nous avons fait des processions dans Vevey où nous exposons des œuvres, après les avoir promenées au son d'une cornemuse ; comme des rats, nous suivions le joueur de flûte. »

Dans la foulée de ce que racontent les membres du collectif, sans s'en vanter, ils évoquent leurs processions « comme en avait déjà conçues Daniel Burren », des concerts, une rétrospective d'une cinquantaine d'artistes ou encore le premier événement aux Mouettes : « sur quatre semaines, quatre expositions, quatre vernissages, quatre résidences et une vingtaine d'artistes ». Un travail titanésque. « On a fini sur les genoux », se concèdent-ils.

L'intelligence, l'humour et l'érudition qui façonnent les RATS sautent au yeux. Mais pas seulement. Leur enthousiasme sur les œuvres des autres est très sympathique. Darren Roshier comme Thomas Koenig sont inattraits sur ces travaux qui les passionnent. Ils savent raconter une performance, une installation, une matière et des couleurs qui se métamorphosent au contact de l'eau de pluie. Bref, ils savent dire le visuel.

Absolument rien d'élite chez eux. Il faut les voir accueillir les promeneurs du quai veveysan qui n'iraient jamais visiter une exposition d'art contemporain. D'où l'importance d'ouvrir les expositions le dimanche. « Parfois, des gens sont agressifs, se demandent si on se moque d'eux, mais la plupart manifestent surtout une envie de comprendre. Un visiteur peut ne s'intéresser, parce que c'est proche de son métier, qu'à la méticulosité technique d'une installation, alors que le suivant sera plus poète ». Les œuvres sont plus ou moins accessibles, mais toujours, ce sont de vrais échanges, les membres du collectif, aussi drôles que sérieux, expliquent, écoutent, c'est du gagnant-gagnant.

Et justement gagner ? En 2012, Julien Fischer qui est aussi le graphiste des RATS a introduit l'idée des éditions TSAR, des éditions d'artiste tirées à quelques vingt exemplaires. Elles sont les seules pièces vendues par le collectif, avec parfois des affiches imprimées en sérigraphie – « nous n'avons pas les moyens d'imprimer autrement ». Rien d'une galerie. Si un client se profile pour acheter, il est mis en contact directement avec l'artiste.

Le financement des RATS est classique, articulant subventions publiques et privées. « Tout peut être investi dans la production puisque notre gros avantage est de ne pas avoir de loyer », rappelle Darren Roshier. Le risque serait de devoir soudain quitter les lieux du jour au lendemain, ou presque. Toutefois survolant le dernier rapport d'activité du collectif, le propriétaire des murs est simplement satisfait de constater que « tout se passe bien ». Donc l'excellente nouvelle de cet automne est que la programmation 2016 est assurée aux Mouettes. De plus, pour le mois de janvier, ce sera l'emménagement dans un nouvel atelier au 10, rue des Vergers, derrière la gare.

ENTRE RATS VEVEY ET ART BASEL

Julien Gremaud est notamment photographe pour les RATS à Vevey et pour les foires *Art Basel* de Bâle, Miami Beach et Hong Kong. Sur la page poster de cette édition, il expose une photographie. Elle est photographiée à part entière, support d'un travail futur comme une documentation à la marge.

Photographe des RATS, Julien Gremaud n'est pas membre du collectif veveysan, mais n'en est pas moins un élément fondamental puisqu'il documente ses activités. Documenter est indispensable pour le développement du centre d'art, mais « c'est aussi une manière d'écrire son histoire ». Documentation et création se combinent dans le travail de l'artiste. Les deux sont à la fois séparés et totalement liés.

PAUSE OU PAUSE

Les quatre techniciens dans leur voiturette, qui figurent sur l'image publiée dans cette édition, ont été saisis sur le vif dans un moment de répit. Ils font un *break* avant de se relancer dans les méandres du *Art Basel* de Miami Beach pour changer un spot, prolonger un câble ou réparer une bricole sur un stand qui les appelle à l'aide.

Les photographies de Julien Gremaud ne sont pas exposées comme telles. Ainsi, celle retenue ici est le support d'une future réalisation en duo avec Johanne Roten. La graphiste traite les images du photographe en dessins vectoriels qui, « comme des tapisseries », deviennent des objets d'exposition en grand format. Publier son travail dans un journal lui a suggéré le choix de cette *base photographique*, pourrait-on dire. Elle est aussi « anecdotique que centrale » dans ce que produit l'artiste qui souligne qu'il ne veut surtout pas parler en termes d'envers du décor.

A première vue déroutant, « cet arrangement spontané en croix » dégage une force étonnante. Mais l'image raconte aussi « le temps de pause dans le ballet très élégant qui se met en place le soir ou la nuit dans une foire d'art contemporain. Un bal de voiturettes qui sillonnent les couloirs pour opérer, après la vente, aux changements d'accrochage permettant de montrer un maximum de pièces du stock des marchands ». On est loin de la gomme rouge des petites galeries.

Photographe pour *Art Basel*, Julien Gremaud déambule et n'intéresse personne. Son travail suppose une présence très tôt ou très tard. Et dans ces moments de fermeture, c'est aussi l'artiste qui est là. Il saisit les changements et les bruits qui *fabriquent* la foire en marge des diurnes murmures polis des clients cultivés et fortunés.

DOCUMENTATION MÉDIATION

Chaque année, *Art Basel* édite un catalogue tiré à plus de vingt mille exemplaires. Partant de cette idée de

globalité qu'est devenue la foire dans les milieux de l'art, il regroupe les trois événements de Bâle, Miami Beach et Hong Kong. Cette publication, intitulée *Yearbook*, s'apparente à « un almanach de ce qui s'est fait dans l'année, sachant que les plus grands curateurs et collectionneurs du monde passent par le spectre d'*Art Basel* », précise Julien Gremaud.

Depuis trois ans, il est photographe pour cette publication. Des éditions qui renvoient certes aux « archaïsmes » qu'il pointe concernant l'usage du papier dans certains domaines, mais sur lequel il peut également porter un regard romantique : « le livre est désuet, mais d'une préciosité incomparable. On ne jette pas un livre dans une benne comme on débarrasse la pile d'un mois de presse quotidienne. L'existence du livre fait débat, mais justement on en a jamais autant parlé ».

D'ailleurs, pour sa part, Julien Gremaud édite un ou deux livres d'artiste par année, entre cent et mille exemplaires, diffusés en Suisse et au-delà. Ces ouvrages interrogent les limites du champ artistique : l'utilisation d'un texte par un plasticien, ou un plan d'exposition réalisé en amont de celle-ci et envisagé comme une œuvre en soi. Les relations entre prise de notes, dessins préparatoires, original et reproduction sont questionnées. L'artiste collabore avec d'autres, mais cette activité éditoriale entre documentation et médiation est partie intégrante de sa production artistique.

DES STRUCTURES AD HOC

Bien sûr, pour lui, la photographie ce n'est pas que l'image, mais également ce qu'elle dit des contraintes du contexte. Julien Gremaud a étudié les sciences sociales et l'histoire à l'Université de Lausanne. Il en était convaincu, il se destinait au journalisme. Pigiste, il accumule quelques stages, voyage, prend du recul. A ce moment, il est gagné par l'incertitude. Elle se fondait sur l'intuition que le journalisme ne serait plus ce qu'il imaginait quand il se projetait dans l'avenir.

Il a déjà réalisé un certain nombre de photographies quand Thomas Koenig, membre des RATS, l'encourage à poursuivre des études à l'ECAL. Il était mûr. « En une semaine, j'ai monté un dossier et j'ai été pris », résume-t-il. Bachelor en photographie puis master en arts visuels obtenu en 2015, le diplômé n'envisage plus le reportage de la même manière. Il n'est pas un aventurier, ou pas encore. Comme ses études ont bifurqué, son

travail pourrait toujours se réorienter. Mais être cantonné par une agence ou un médias serait en contradiction avec la liberté dont il a besoin pour avancer dans ses pérégrinations.

Au niveau éditorial ou rédactionnel, il préfère mettre l'accent sur des structures ad hoc comme pour la prochaine triennale 50 JPG, 50 jours pour la photographie à Genève, de 2016. Il coordonne un site de médiation qui agencera des informations, des critiques et des essais. Cette activité est liée au journalisme, puisqu'il s'agit de transmettre de l'information concrète, mais elle est associée à une part artistique.

Son mandat pour *Art Basel* présente aussi un intérêt à géométrie variable pour l'artiste. Il y voit la création artistique contemporaine, mais c'est également un terrain sociologique. Les stands, les pièces, les personnalités, les ambiances... , si Julien Gremaud est mandaté pour documenter les expositions sur les trois continents, l'artiste documente tout autant. Il capte des moments, des scènes qui, pour lui, deviennent matériaux de création. Ses images d'artiste ne seront pas dans le *Yearbook* de *Art Basel*, sauf si elles devaient se retrouver sur les cimaises d'un galeriste exposant.

SOPHIE NEDJAR

POSTER EN PAGES SUIVANTES :
JULIEN GREMAUD, MIAMI BEACH, 2014